

LA Question Marocaine

Voici la question marocaine. que l'on croyait réglée pratiquement, ou tout au moins en bonne voie de règlement, qui revient à l'ordre du jour. Comme précédemment, les alarmistes proclament que les relations entre la France et l'Allemagne sont devenues tendues et qu'une rupture n'est pas impossible. Tout ce bruit n'est fait que parce que deux plénipotentiaires nommés pour régler des questions de détail, n'ont pu s'entendre sur quelques points et ont décidé de continuer, respectivement leurs travaux avant de pour- suivre leurs discussions.

Cette émotion fut grande lorsque Guillaume II se rendit à Tanger sur un simple paquebot et prononça les paroles que l'on sait. Cette émotion s'expliquait parfaitement, car on pouvait se demander quelles étaient les vues de l'empereur allemand, quelle politique il inaugurerait d'une façon si brusque et quelle arrière-pensée il nourrirait en s'opposant ouvertement à l'exécution des projets annoncés par la France.

L'émotion fut aussi grande lorsque M. Rouvier, chef du gouvernement français, et le prince Radolin, représentant du gouvernement allemand, se rencontrèrent pour aviser aux moyens de régler pacifiquement le différend soulevé par l'incident de Tanger.

C'est que dans ces deux occasions la guerre était à craindre. Les paroles de Guillaume II l'avaient rendue possible à la suite d'un incident quelconque, puis elle est parvenue à l'innocence des efforts du premier ministre de France et de l'ambassadeur d'Allemagne.

Mais les pessimistes en furent pour leurs frais, car l'horizon ne tarda pas à s'éclaircir devant l'accord complet entre les deux gouvernements au sujet d'une conférence internationale qui devait régler les points en litige, en dehors, bien entendu, des droits acquis et reconnus par la France.

Les plus susceptibles se déclarèrent satisfaits, et il n'y eut plus qu'à attendre la réunion de la conférence, qui se pouvait, d'aucune façon, causer des appréhensions.

Or, rien n'a changé depuis cette époque. Il est vrai que la conférence internationale projetée n'a pas encore été, que la date à laquelle les délégués y seront convoqués n'est pas même fixée; mais c'est probablement parce que les deux puissances directement intéressées ne la jugent pas urgente et que le statu quo peut durer quelque temps encore sans danger. D'un autre côté il n'est pas permis de supposer qu'aucun des deux gouvernements songe à rompre l'accord conclu par son représentant.

Alors, pourquoi faire tant de bruit autour de la discussion des deux plénipotentiaires secondaires qui n'ont d'autre mission que d'arrêter des détails?

Croit-on que MM. Revoil et Rosen peuvent toucher en quoi que ce soit à l'accord intervenu entre leurs gouvernements? Mais s'ils se permettaient pareille incartade ils seraient désavoués sans tarder.

Aussi voit-on des deux côtés les autorités supérieures s'empres- ser, afin de mettre fin aux bruits sensationnels répandus, de déclarer qu'aucune question nouvelle, la session de Mogador on

de toute autre partie du territoire marocain par exemple, ne saurait faire l'objet d'une discussion actuellement. C'est un usage imaginaire que n'ont aperçu que les pessimistes ou les esprits chagrins.

CHOSSES ET AUTRES

Les membres, qui étaient les témoins innocents, dans la salle de la Conférence de Porto mouth, où fut signé le traité de paix Russo-Japonais, viennent d'être mis aux enchères; la table a trouvé acquéreur à 875 francs.

Les chaînes des plénipotentiaires, 200 francs chacune.

La Grande-Bretagne, avec ses 43 millions d'habitants, réalise 22 milliards d'affaires.

L'Allemagne, avec une population de 60 millions, arrive à 15 milliards.

La France, avec 39 millions d'habitants, atteint le chiffre de 8 milliards 3/4. Ces chiffres sont donnés par le Congrès qui se tient à la Bourse de Bruxelles.

Le mortel le plus riche du monde entier est John D. Rockefeller, "roi des pétroles"; sa fortune est évaluée à six cents millions de dollars, soit trois milliards de francs.

Un riche Mexicain possède de un milliard 600 millions. En réunissant les fortunes de tous les Rothschild, on obtient un total plus élevé: trois milliards deux cent millions; les familles Vanderbilt ont au moins 450 millions de dollars, soit deux milliards deux cent cinquante millions de francs.

Le prince Demidoff possède un milliard de francs. Un Australien, sir Jervoise Clark, à 750 millions de francs. Les familles Gould possèdent 525 millions de francs.

Les trente quatre potentats du capitalisme moderne se divisent ainsi, neuf des plus riches sont Américains, sept enjés du roi Édouard, dont trois pour le Canada. Le plus pauvre, ap- titoyons nous, est parisien, M. Alphonse Heine, qui ne possède que 375 millions, quelle misère! C'est l'occasion de citer le mot de Vauvenargues: Pour dépenser une grande fortune il faut un grand esprit.

Un journal anglais a interviewé les chanteurs ou cantatrices célèbres pour savoir s'ils étaient nerveux. Mme Marcella Sembrich déclare que la nervosité est une maladie qui la prend tous les ans. Souvent la pensée de devoir chanter le soir constitue moi une telle torture que j'ai la sensation que ni l'or ni la gloire ne peuvent me dédommager du moment terrible où je dois paraître devant le public. Je souffre à cette heure atroce- ment, et je crains que cette souffrance ne me force à me retirer un jour prochain de la scène. J'ai consulté les médecins les plus célèbres de l'Europe, j'ai essayé de toutes les cures, depuis les douches froides jusqu'à l'hypnotisme, tout a été en vain.

Mme Christine Nilsson, "le rossignol suédois", s'exprime ainsi: "Ne croyez pas qu'il existe un seul artiste qui ne soit atteint de nervosité. Ceux-là qui prétendent ne pas connaître cette maladie ne sont pas des artistes. Moi, du moins, je ne sais pas un seul véritable artiste qui ne soit nerveux, inquiet et tourmenté jusqu'à la douleur, alors qu'il doit entrer en scène."

Un journal anglais a interviewé les chanteurs ou cantatrices célèbres pour savoir s'ils étaient nerveux. Mme Marcella Sembrich déclare que la nervosité est une maladie qui la prend tous les ans. Souvent la pensée de devoir chanter le soir constitue moi une telle torture que j'ai la sensation que ni l'or ni la gloire ne peuvent me dédommager du moment terrible où je dois paraître devant le public. Je souffre à cette heure atroce- ment, et je crains que cette souffrance ne me force à me retirer un jour prochain de la scène. J'ai consulté les médecins les plus célèbres de l'Europe, j'ai essayé de toutes les cures, depuis les douches froides jusqu'à l'hypnotisme, tout a été en vain.

Mme Christine Nilsson, "le rossignol suédois", s'exprime ainsi: "Ne croyez pas qu'il existe un seul artiste qui ne soit atteint de nervosité. Ceux-là qui prétendent ne pas connaître cette maladie ne sont pas des artistes. Moi, du moins, je ne sais pas un seul véritable artiste qui ne soit nerveux, inquiet et tourmenté jusqu'à la douleur, alors qu'il doit entrer en scène."

Mme Christine Nilsson, "le rossignol suédois", s'exprime ainsi: "Ne croyez pas qu'il existe un seul artiste qui ne soit atteint de nervosité. Ceux-là qui prétendent ne pas connaître cette maladie ne sont pas des artistes. Moi, du moins, je ne sais pas un seul véritable artiste qui ne soit nerveux, inquiet et tourmenté jusqu'à la douleur, alors qu'il doit entrer en scène."

Mme Christine Nilsson, "le rossignol suédois", s'exprime ainsi: "Ne croyez pas qu'il existe un seul artiste qui ne soit atteint de nervosité. Ceux-là qui prétendent ne pas connaître cette maladie ne sont pas des artistes. Moi, du moins, je ne sais pas un seul véritable artiste qui ne soit nerveux, inquiet et tourmenté jusqu'à la douleur, alors qu'il doit entrer en scène."

Mme Christine Nilsson, "le rossignol suédois", s'exprime ainsi: "Ne croyez pas qu'il existe un seul artiste qui ne soit atteint de nervosité. Ceux-là qui prétendent ne pas connaître cette maladie ne sont pas des artistes. Moi, du moins, je ne sais pas un seul véritable artiste qui ne soit nerveux, inquiet et tourmenté jusqu'à la douleur, alors qu'il doit entrer en scène."

Mme Lilli Lehmann, la grande cantatrice wagnérienne, a combattu la nervosité par tous les moyens. Elle a cessé de manger de la viande, elle a renoncé au thé, au café et à toutes les boissons excitantes. Et elle avait que ces sacrifices ne lui ont pas servi à grand'chose. Tout au plus les accès de nervosité sont devenus un peu plus rares.

Augmentation du prix des bois de construction.

Norfolk, Vie., 20 septembre.—La North Carolina Pine Association, après son assemblée tenue hier à Norfolk a annoncé que tous les bois de construction subiraient une augmentation de 75 sous par 1000 pieds.

Cette augmentation prendra effet immédiatement.

Une circulaire sera adressée à tous les grands marchands de bois de la région.

La North Carolina Pine Association comprend toutes les grandes scieries de la Caroline du Nord, de la Virginie et de la partie orientale du Maryland.

Suicide d'un éditeur.

Marietta, Ohio, 20 septembre.—George M. Cooke, qui pendant plusieurs années a été éditeur du "Marietta Leader", s'est suicidé pendant la nuit en se noyant dans la rivière Muskingum, à Marietta. Cooke a laissé une lettre adressée à sa femme. On croit qu'il a commis son acte de désespoir par suite des soucis que lui causait le mauvais état de santé de quelques-uns des membres de sa famille.

Les victimes de l'accident de chemin de fer.

Reno, Nev., 20 septembre.—Vingt-cinq personnes ont été blessées et un homme, George Wareman, a été tué dans la collision de deux trains de voyageurs sur la route du Southern Pacific, à neuf milles de Beowawe, mardi soir.

L'accident, d'après les rapports, a été causé par un ingénieur d'un des trains de fret qui n'a pas observé les ordres qu'il avait reçus à l'égard de la vitesse de son train. L'ingénieur Ross et le chauffeur Tinville sont au nombre des blessés.

Des médecins, des gardes-malades et trois trains de secours sont sur le lieu du désastre ou s'y rendent en toute hâte.

Le bureau de Sparks ne veut donner aucuns détails.

On s'attend à ce que de nombreux voyageurs succumbent à leurs blessures.

Convention des Manufacturiers de Coton.

Atlantic City, N. J., 20 septembre.—Le gouverneur Stokes a ouvert aujourd'hui la convention des Manufacturiers de Coton de la Nouvelle Angleterre par un discours de bienvenue pendant lequel il a défendu l'attitude adoptée par le New Jersey à l'égard des Trusts. Son discours a été vivement applaudi.

M. Herbert E. Walmsley, de Bedford, Mass., un ex-président de l'Association, a pris la parole ensuite. Le président James B. Mac Call, de Pawtucket, R. I., a en-

suite lu le rapport annuel de l'Association.

Grève terminée.

Albany, N. Y., 20 septembre.—La grève des imprimeurs de l'Union qui durait depuis deux jours a pris fin, les grévistes sont tous retournés à l'ouvrage.

Ils demandaient une journée de huit heures, qui leur a été accordée. Le pacte, qui sera observé à partir du 1er janvier 1906, a été signé par les deux partis.

Nouvelle autopsie d'Allman.

Le corps de John H. Allman a été examiné hier matin, cinq heures, puis le coroner O'Hara, aidé du coroner-adjoint Minton, a procédé à une nouvelle autopsie du cadavre dans le but de déterminer le calibre des balles qui ont déterminé la mort. A sept heures et demie du matin, les praticiens ont abandonné toute recherche.

Des trois balles tirées sur Allman dans le débit de liquors situé à l'angle des rues Philip et Liberty, l'une s'est perdue; une autre a traversé le crâne et la troisième, après avoir perforé le bras, est entrée dans le corps et s'est logée dans l'épaule.

C'était pour retrouver ces deux balles que l'atmosphère du district Porter Parker avait demandé une nouvelle autopsie, afin d'en déterminer le calibre.

Les deux noirs, Doyle et Potter, étaient ensemble lorsque Allman a été tué, et comme l'un avait un revolver de calibre 38 et l'autre du calibre 41, il était intéressant de trouver les balles pour établir de quelle arme elles étaient sorties. Potter ne nie nullement avoir fait feu trois fois, et en effet trois chambres de son revolver étaient vides après la tragédie. Doyle déclare n'avoir pas tiré, et son revolver, qui a été examiné le jour même, n'a été évidemment pas servi récemment.

Toutefois, comme Mlle Starck a affirmé à plusieurs reprises que les deux noirs avaient tiré, que Doyle avait tiré par dessus son épaule, l'atmosphère du district a demandé une nouvelle autopsie.

Comme cette autopsie n'a donné aucun résultat, l'enquête est exactement au même point qu'avant.

Les avocats Richard B. Otero et Lionel Adams, associés, ont offert leur concours à l'atmosphère du district Porter Parker dans les poursuites.

M. Parker leur répondra aujourd'hui.

Arrêté à la gare.

Albert T. Maloney, dit Albert Alexander, a été arrêté hier matin à l'arrivée du train de la ligne de Louisville et Nashville par le capitaine Cearns et l'agent Clavette, sur le revolver qu'il avait tiré à l'occasion d'un vol de 300 au Great Southern Hotel.

On a trouvé sur le prisonnier une montre de femme, mais pas de revolver.

Maloney nie tout vol, soit de la montre soit du revolver. Il dit que le revolver lui a été donné il y a trois semaines et qu'il en a disposé.

Voleur arrêté.

Bob Rudy, un voleur de profession et un ex-forcat, a été arrêté hier soir à l'angle des rues Canal et Franklin par les détectives Woodworth et Enixon. Il est accusé d'avoir commis un vol récemment.

Toute Femme... Demandez à votre pharmacien... MARVEL COMPANY, New York.

HOTEL DE VILLE

Quoique le maire Behrman ait réuni à obtenir de la compagnie des Eaux et de la compagnie de Téléphone l'enlèvement des obstacles dont se plaignait l'entrepreneur du pavage de la rue Poydras, Mike Flynn, il ne s'est pas moins occupé longuement de cette affaire hier.

Dans une réunion à laquelle assistaient le conseiller Frawley, l'avocat de ville Gilmore, l'ingénieur de ville Hardee, le commissaire des travaux publics Smith, l'entrepreneur Douglas et son surintendant Mike Flynn, et d'autres, il a déclaré en termes formels que les inconvénients dont se plaignait à bon droit les commerçants du quartier devaient cesser dans la mesure du possible.

Le maire Behrman a annoncé hier la composition de la commission du Parc Cleveland, comme suit:

Andrew J. Whelan, 511 S. Claiborne; Patrick Sullivan, 1727 avenue Tulane; John Monaghan, 319 S. Claiborne; Thos. Cook, Poydras et Claiborne; Jas. Furey, Claiborne, près Poydras; T. J. Harnett, 1815 avenue Tulane; Mm. Steinhilber, 115 S. Claiborne; Thos. Ford, Poydras et S. Claiborne; John Norton, Claiborne, près Palmire; Chas. Pajewski, 119 S. Claiborne.

Les commissaires de l'avenue St. Claude ont requis hier le commissaire des travaux publics Smith de prendre quelques mesures pour améliorer l'état de cette voie.

Le commissaire a promis de faire de la nécessaire et de présenter la Compagnie des chemins de fer de la Nouvelle-Orléans, par contrat, doit réparer les ponts, etc.

A. E. Knox, de Noweta, Territoire Indien, conseille, dans une carte postale adressée au maire Behrman, de brûler chaque soir entre huit et neuf heures un quart de livre de poudre à canon pour détruire les moustiques, donnant pour raison que durant la guerre civile il n'y avait pas de moustiques.

Le sénateur d'Etat McIlhenny.

Le sénateur John McIlhenny, de la Nouvelle Ibérie et de la Nouvelle-Orléans, un ami personnel de M. Roosevelt, est parti hier matin pour Washington, où il va annoncer son acceptation de l'invitation du président de l'accompagner dans son voyage au sud et sa visite à la Nouvelle-Orléans.

M. McIlhenny a pris le rapide quelques heures après son arrivée de la Nouvelle-Ibérie à la Nouvelle-Orléans. Il est un ami intime du président, et c'est dans sa famille qu'il a résidé Mlle Alice Roosevelt à l'époque du dernier carnaval.

A la cour criminelle de district.

John Flohrman, convaincu d'avoir pénétré la nuit dans l'hôtel Dénchéaud, a été condamné hier par le juge Chrétien à dix-huit mois de travaux forcés.

Auguste Levy, un escroc bien connu, a comparu sous l'accusation de vol de montres qui lui avaient été confiés.

Il a plaidé coupable d'un vol et les deux autres chefs d'accusation ont été abandonnés.

Le vol dont Auguste Levy s'est reconnu l'auteur est celui de deux montres que lui avait confiées M. L. R. Jaquet. Pour le détournement de montres appartenant à Mme Fréchet et à M. Paul d'Hérété, il sortira indemne.

Le juge Chrétien a confirmé le jugement du recorder Marmouget condamnant Valentine Riess pour violation de l'ordonnance requérant la pose d'écrans sur les citernes.

Lait falsifié. Des affidavits ont été faits à la cour du recorder Cremen par l'inspecteur Durel contre les laitiers suivants, qui avaient du lait falsifié en leur possession: P. Bordes, rue Moss, 1818; veuve P. Foch, rue Bourgogne, 6393.

Quina Laroche Le TONIQUE Par Excellence pendant la Convalescence de toute sorte de MALADIES. A toujours été considéré très précieux en temps d'épidémies par les Médecins qui conseillent l'usage de TONIQUES.

Le concours des Hommes Laid.

Col. A. R. Blakely. Les bureaux de la Parker, Blake, Co., et le colonel Andrew B. Blakely, gérant de l'hôtel St-Charles, a été proclamé l'homme le plus laid de la Nouvelle-Orléans par une grande majorité.

A SAINT-BERNARD.

Une grande activité règne à Port Chalmette, où tout indique un trafic exceptionnel durant l'hiver.

Les docks présentent une animation extraordinaire, ainsi que les bureaux, et sur toutes les voies le mouvement des cars prend des proportions chaque jour plus grandes.

On s'attend à une bonne récolte de sucre dans la paroisse de St-Bernard.

Les préparatifs de la roulaison qui commence dans la dernière partie d'octobre se poursuivent activement.

Tirasse de cartes.

Mme Ernestine Mayonne, une tireuse de cartes demeurant rue Dumaine, 1301, a été arrêtée hier après-midi par l'agent de police Mooney.

En City Park.

Les membres de la commission du Parc de Ville se sont réunis hier soir sous la présidence de M. Smith. Des affaires de routine ont été seules discutées.

Acheteront un \$259 BON PIANO NEUF PIANOS AU MAGASIN DE MUSIQUE DE GRIVETTES LA GRANDE MAISON DE PaiEMENTS Mensuels

Feuilleton

DE L'Abeille de la N. O.

LE VIOLONCEUX GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

ROSE ESTEREL

VI

DEUX MÈRES

— Elle a vécu, elle a grandi! — Sur mes conseils Angèle a

caché cette naissance à son mari. Je ne voulais pas troubler la paix de ce jeune couple, détruire à jamais peut-être la confiance de Pierre... Je me disais qu'avec la bonté d'un aven déshonorant. Il l'eût épousée quand même... Il était assez épris pour passer outre... Cela, c'était le premier mouvement... Les autres qui surviennent tôt ou tard sont moins bons... L'expérience nous le prouve... D'ailleurs j'avais mon plan. Marguerite, veuve, se chargeait de l'enfant et de son éducation... Plus tard rien de plus facile que d'assurer son indépendance. Angèle, qui voulait tout révéler à son mari, céda à mes instances, ou plutôt à mes ordres. Quand on a des années devant soi, on espère que le hasard nous viendra en aide, que les choses s'arrangeront selon nos desirs... Je me disais qu'avec de l'argent tout est possible. Aujourd'hui je pense autrement... Figurez-vous que j'ai rencontré ce matin même, au moment où je revenais du Bois à cheval, en compagnie du mari d'Angèle, une ravissante jeune fille dont le visage m'a frappé... Vous n'ignorez pas que je me suis très peu occupé de cette enfant... J'ai pour elle des sentiments qui ne sont pas ceux d'un grand père... Cependant, j'ai conservé une petite photographie qui m'a été donnée il y a quelques années... Le ressemblance de ce portrait et de la

jeune personne qui suivait le pont de la Concordie et se rendait au faubourg Saint-Germain, m'a saisi. J'ai quitté mon chemin pour savoir où elle allait... Elle est rentrée rue de Lille dans la maison de ma nièce et, neant d'un prétexte pour questionner le concierge, j'ai su qu'elle est arrivée avec elle quelques jours plus tôt et qu'elle devait partir demain pour Bel-fonds, où elle se propose de rester quelque temps.

de côté de la mère... D'une autre part, peut-on prévoir les idées qui germent dans la tête d'une jeune fille de dix huit ans, ses projets? Après la période de sécurité relative, c'est la période périlleuse qui commence... Vous ne connaissez pas le caractère de cette jeune fille? — Non... Je ne sais que ce que Marguerite m'en a appris... Il paraît qu'elle a une volonté de fer, qu'elle a travaillé avec acharnement en pension, qu'elle est extrêmement instruite et, comme sa mère, excellente musicienne... — Sans doute... — Vous dites aussi qu'elle est belle? — Trop! — C'est un défaut qui peut passer à certains yeux pour une qualité... — J'entends qu'elle a un grand charme, très impressionnant... Elle est de celles devant lesquelles on se retourne... Grande, blonde, robuste et saine, elle attire l'attention... La générale murmura: — La situation est en effet légèrement tendue. Et vivement: — Voulez-vous un conseil? — Je l'attends. — Ne me dites-vous par que Marguerite part pour Bel-fonds? — Demain. Venez à Chambly... Vous irez la voir, et alors vous pourrez étudier à loisir ce caractère

qu'on peut être malheureuse avec un équipage aussi soigné, avec un père comme vous et une beauté aussi éclatante? — Hélas! — Pas de gémissements et ayez confiance en l'avenir. Angèle saisit les deux mains de la générale qui l'attira à elle et l'embrassa en lui disant: — Qu'est-ce que nous devons? Toujours jeune, toujours charmante, toujours heureuse! Madame Deville avait prononcé ce mot lentement en fixant de ses yeux pénétrants le visage de la fille de son ami. C'était son désir et je l'ai scrupuleusement rempli... A l'autonne, je me transformerai en Diane chasseresse... Ah! j'ai bien des charges, mon ami... Et vous ne voulez pas que je les partage avec vous? — Ce serait une terrible sottise que nous terions l'un et l'autre... Au revoir, belle Mathilde! Elle allait sortir. Le timbre de la grande porte résonna de nouveau. Elle s'ouvrit à deux battants. Une victoria attelée de deux admirables juments vint se ranger devant la marquise du vestibule. Une femme descendit la de voiture. C'était Angèle. La générale toucha le bras du concierge. — Et vous croyez, fit-elle,

renx du jour! Mon Dieu, comment donc sont les autres! Elle attiré de nouveau Angèle sur sa poitrine et lui dit à l'oreille: — Allons, du courage, ma chérie! Qui n'a ses peines! Elle serra les mains du concierge et sortit pour regarder sa voiture en disant à son valet ami: — A demain. La porte cochère s'était à peine refermée derrière elle, lorsque Angèle se jeta dans les bras de son père, peicha sa tête sur son épaule et fondit en larmes en s'écriant: — Ah! père, que je suis malheureuse! Sa douleur était si vraie, si vive, que M. de Robaire fut pris de pitié et, ramenant sa fille à la place que la générale venait de quitter, il la fit asséoir auprès de lui, assura que les portes étaient closes et lui dit: — Voyons, conte-moi tes chagrins. Alors elle lui confia ses anxiétés, ses appréhensions, ses craintes lorsqu'elle songeait à sa fille, grande maintenant, qui allait avoir besoin plus que jamais de sa protection et qu'elle ne pourrait même pas connaître! Elle dit qu'elle avait eu un grand tort, celui de se marier et d'aliéner sa liberté quand elle aurait dû la conserver, d'être été que dans l'intérêt de son enfant: — Comme la générale! pensais